

Dans quelle langue traduit-on ?



Che vuoi ?

Revue de psychanalyse

Nouvelle série - n° 5 - 2021

Cercle freudien

Traduire

GUY DANA : Pourquoi tous tes films parlent-ils des langues, de la langue, du mélange des langues, de l'entrecroisement des langues ?

NURITH AVIV : Parce que c'est vraiment infini... Chaque fois un film m'en fait faire un autre et encore un autre. Je me dis qu'aucun de mes films n'est vraiment monolingue, sauf un dont c'est la raison d'être. Il s'appelle *Vaters Land* et est en allemand. Les protagonistes du film sont des amis allemands qui parlent en allemand, et moi aussi je parle en allemand. C'est le seul film dans lequel je parle en allemand, de la même manière qu'eux. C'est une revendication. L'allemand est ma langue maternelle, ma langue paternelle, je préfère dire ma langue d'enfance.

Les Allemands ont jeté dehors mes parents, assassiné ma grand-mère. Certains sont étonnés que je parle cette langue. Mais c'est la langue de mes parents, celle dans laquelle ils ont vécu leur enfance, comme Freud, Kafka, Celan ou Arendt. Et comme dit Hannah Arendt, « *Was bleibt ist die Mutter Sprache* » — « Ce qui reste c'est la langue maternelle. » Mes parents m'ont parlé en allemand et ainsi c'est aussi ma langue et je le revendique. Elle est mienne autant qu'elle est celle des amis allemands avec lesquels je parle dans le film *Vaters Land*.

« *Vaters Land* » veut dire « le pays du père », mais on ne sait pas de quel père il s'agit dans le film. S'agit-il du père de mes amis allemands ou du mien ? C'est un jeu sur le mot « *Vaterland* », qui veut dire « patrie ».

QUESTION : Depuis quand t'intéresses-tu spécialement à la langue ?

– La langue est devenue mon sujet principal depuis le film *D'une langue à l'autre* (2004), mais la question était déjà posée dans les films que j'avais réalisés avant.

Le premier que j'aie fait était *Kafr Qar'a, Israël*. C'est un film tourné dans un village palestinien situé en Israël. On y parle deux langues, l'arabe et l'hébreu. *Kafr Qar'a, Israel*, c'est comme *Paris, Texas*, c'est une adresse : Paris au Texas ou Kafr Qar'a en Israël. C'est une constatation, même si cela semble être une contradiction. Après il y a eu le film *La Tribu européenne*, autour des langues des neuf pays qui constituaient l'Europe d'alors. Il y a eu aussi *Makom, Avoda, Un lieu, Un travail*. Le film recompose un triangle israélien-palestinien-thaïlandais. Dans un village israélien nommé Shekef, des ouvriers thaïlandais avaient remplacé les travailleurs palestiniens du village voisin, Beth Awa. On y parle hébreu, arabe, thaïlandais.

En 2000, deux mille ans après la circoncision du Christ, vient le film *Circoncision*, qui annonce ce qui va suivre. C'est un film avec des couples mixtes, et une question : vont-ils ou non circoncire leurs enfants ? Des couples mixtes, c'est-à-dire composés d'un juif et d'un non-juif, d'un Arabe et d'un non-Arabe. Les protagonistes y parlent en français et en anglais. « Circoncision » en hébreu se dit *Mila*, ce qui signifie également « le mot ». Derrida en parle dans son texte *Circonfession*.

Ce film ouvre le chemin vers une trilogie sur les mots et les langues. Une trilogie autour de l'hébreu : *D'une langue à l'autre* – *Langue sacrée, langue parlée* – et *Traduire*.

Le sujet de ces films est devenu la langue même, les langues elles-mêmes.

D'une langue à l'autre, le premier, porte sur des poètes, des écrivains et des artistes qui vivent en Israël et dont la langue d'enfance n'est pas l'hébreu, mais qui tous écrivent en hébreu. Dans le second, *Langue sacrée, langue parlée*, des écrivains parlent des tensions qui existent entre les diffé-

autres strates de l'hébreu, de l'hébreu — langue sacrée et langue profane — comme langue plurielle. Ensuite, il y a eu *Traduire*, où je demandais à des traducteurs de l'hébreu de parler de la traduction de la littérature hébraïque vers leur langue vernaculaire. Chaque traducteur parle de la littérature hébraïque dans sa langue, si bien que dans le film on entend dix langues différentes.

Vont suivre *Annonces et Poétique du cerveau*.

Mais le film où le langage est vraiment le sujet, c'est *Signet*. Bon nombre de personnes m'ont dit avoir découvert avec mon film qu'il existait des dizaines de langues des signes. Contrairement à l'idée qu'on en a le plus souvent, ce sont des langues complexes, avec chacune une grammaire et une syntaxe propres.

C'était aussi le cas du yiddish, dont on avait coutume de dire que ce n'était pas une vraie langue, mais un « jargon » qui n'avait pas de grammaire.

Dans mon dernier film, *Yiddish*, sept jeunes gens parlent avec passion de sept jeunes poètes et poétesses d'avant-garde yiddish qui ont écrit une poésie extraordinaire dans l'entre-deux-guerres. C'est un film sans la nostalgie habituelle que suscite souvent l'évocation du yiddish. Les piliers du film sont les poèmes en yiddish que lisent les protagonistes. Le grand défi était de traduire ces poèmes qui n'étaient quasiment pas traduits. Arnaud Bicard et Batia Baum les ont traduits en français. On les a également traduits en anglais et en hébreu.

Le film est sorti le 11 mars, le jour de mon anniversaire. À deux heures de l'après-midi, la salle des Trois Luxembourg était comble. Le soir, on l'a donné au MAHJ et le grand auditorium était plein. C'était le dernier événement au MAHJ avant le confinement. Au cinéma, le film est encore resté à l'affiche pendant quatre jours. Toute la presse en a parlé et puis il y a eu le confinement... Sur France 3, à minuit au mois d'août, le film a rencontré aussi un grand succès. Il va très probablement ressortir, pas avec les vingt-cinq débats qui étaient prévus. Mais ce qui m'enchant, c'est la sortie prochaine d'un livre accompagné du DVD. Le livre

contient toutes les paroles prononcées dans le film, mais surtout les poèmes, en yiddish et dans leur traduction en français, en anglais, et en hébreu (Éditions Montparnasse).

QUESTION : D'où vient cette passion pour les langues, depuis quand ?

– Depuis toujours... Je suis née à Tel Aviv juste avant la fin de la guerre et mes parents m'ont parlé en allemand à la maison. Dans la rue il y avait une autre langue, l'hébreu. En fait, dans la rue, il y avait une multitude de langues.

Mes parents m'ont envoyée très tôt au jardin d'enfants. La « jardinière d'enfants », je ne sais pas comment on dit, s'appelait Mira et elle nous parlait en hébreu avec un très fort accent hongrois. Son père avait une petite pièce dans la petite maison avec jardin où se trouvait le jardin d'enfants. Il y fabriquait des cadres en bois et moi j'allais souvent lui dire bonjour. Il gardait toujours un petit bout de halva pour moi. Je crois que c'était parce qu'avec moi seule il pouvait parler allemand. Comme tous les Hongrois, il connaissait bien l'allemand. Parfois je dormais chez Mira, et là, elle aussi me parlait allemand, ce qui fait que la langue intime, celle avec laquelle on m'a parlé dans des moments intimes, c'était l'allemand.

J'étais petite et, évidemment, je ne savais pas que ma grand-mère avait été assassinée par les Allemands, quelque part entre Theresienstadt et Auschwitz.

Dans la rue ou dans les boutiques où ma mère faisait ses achats, il y avait une autre langue que j'entendais souvent et que je comprenais. Ce n'était pas l'allemand, mais c'était une langue très proche, avec des mots en hébreu, une langue qui avait quelque chose de « *unheimlich* », familier et étranger à la fois. C'était évidemment le yiddish. Je comprenais ce que les gens disaient, jusqu'au jour, beaucoup plus tard, où je suis allée au cinéma voir un film en yiddish qui s'appelait *Mirale Efrath*. C'était un film tiré d'une pièce de théâtre. Je pensais comprendre le yiddish, mais là je ne comprenais plus rien : dès que le niveau de langue était un peu soutenu, je ne comprenais plus grand-chose.

J'ai presque oublié, il y a encore une autre langue, l'anglais. Pendant la guerre, mon père avait été soldat en Égypte dans l'armée anglaise qui combattait les nazis. Mes parents parlaient anglais entre eux quand ils ne voulaient pas que je comprenne, ce qui a fait évidemment que j'ai tout compris très vite, surtout quand il s'agissait de moi. J'étais déjà en train de traduire...

Enfant, j'avais comme jeu préféré d'écouter les gens et de deviner la langue qu'ils parlaient. Je continue à le faire aujourd'hui, et si je ne trouve pas je vais vers les gens et je leur demande.

Je me rappelle qu'une fois en Chine, lors d'un tournage, en 1983, j'étais dans l'ascenseur avec nos deux accompagnatrices. Très excitées, elles parlaient entre elles de la journée qu'on avait passée ensemble. Alors je leur ai dit en anglais : « Vous avez parlé de ceci... » Elles étaient complètement abasourdis : « Tu comprends le chinois ? », m'ont-elles demandé. Je n'ai pas répondu mais évidemment j'avais juste traduit leurs gestes. Tout au long du voyage, elle se sont quand même méfiées de moi.

Le fait qu'on puisse traduire une langue dans une autre est peut-être la chose la plus surprenante de l'humanité. Pouvoir traduire une poésie, en trahissant ou pas, mais de toute façon en interprétant, c'est pour moi le fait de l'humanité le plus étonnant.